

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 3

Artikel: [Anecdote]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le maître. Dites-moi Nadol, il paraît que vous avez eu une visite ces jours derniers ?

Nadol. Oh ! las oui, un bête de conseiller de commune, père de famille, qui aurait mieux fait de rester chez lui que de me faire perdre mon temps à lui dire des bêtises.

Le maître. Pourrait-on savoir, ce qui amenait ce brave homme à réclamer vos services ?

Nadol. C'est bien simple. Voyant sa famille augmenter d'une manière inquiétante, il est venu me demander un remède pour parer à cet inconvénient. Figurez-vous cette question !

Le maître. Et que lui avez-vous ordonné ?

Nadol. D'abord d'aller quelques mois valet de chambre chez la femme du Sultan, mais voyant que cela ne lui souriait pas, je lui ai expliqué le cours des astres, des planètes, de la lune, etc...

Le maître. Mais quel rapport y a-t-il entre le cours des astres et l'objet en question ?

Nadol. Aucun, mais voyez-vous, ces imbéciles-là, moins ils comprennent, plus ils croient.

Le maître. Combien coûte une consultation ?

Nadol. Je n'ai jamais réclamé ou refusé. Moins on me donne, mieux je m'en trouve, également ça se mange en herbe, et plus la pièce est grosse, plus je prends de temps à en trouver le bout.

Le maître. Donc, en somme, le métier de sorcier consiste à rire et boire aux dépens des croyants ?

Nadol. Ni plus, ni moins.

Maintenant venez, âmes candides qui cherchez la vérité !

Pour la trouver, vous n'aurez qu'à offrir au devin une bouteille au cabaret du coin.

Thermes de Lessus, décembre 1868. L. C.

A plusieurs reprises les journaux ont donné comme moyen infaillible de reconnaître la bonne qualité de l'eau de cerises, l'emploi du bois de gayac, qui, trempé dans une eau de cerises véritable doit produire une belle coloration bleue.

Dans la dernière séance de la Société vaudoise des sciences naturelles, M. Chastellain a démontré par plusieurs expériences que ce moyen était basé sur une erreur d'appréciation. La coloration bleue déterminée par le bois de gayac prouve tout simplement la présence, dans l'eau de cerises, d'une petite quantité de cuivre provenant de l'alambic.

Une eau de cerises véritable, mais distillée dans un alambic de verre, ne donnera aucune coloration bleue par son mélange avec le bois de gayac. Et d'un autre côté, une eau de cerises falsifiée par de l'esprit de vin distillé dans des alambics de cuivre pourrait aussi donner la coloration dont nous venons de parler.

BENIGNA HISTOIRE VILLAGEOISE (D'après l'allemand d'Auerbach.)

— Je ne saurais en vérité pas que changer en moi, je me trouve fort bien telle que je suis et je dois te plaire comme je plais à tout le monde.

— Eh bien continue à te plaire à toi-même, il me reste encore assez de raison pour comprendre que je ne saurais plus vivre avec toi ; il faut que je te quitte. Tu sauras très bien, sans mon aide, admirer ta beauté dans la glace, t'adresser à toi-même des sourires et des réverences, te faire dire par d'autres combien tu es belle. A mes yeux tu n'es qu'une vipère, et je te quitte !

— Me quitter ? En connaîtrais-tu, par hasard, une plus belle dans tout le pays ?

— Belle ! belle ! Suffit-il donc d'être belle ? et cela dispense-t-il de toute bonne qualité.

— Quand on a des richesses, elles remplacent la beauté, mais je ne suis malheureusement pas riche. Allons, sois sage, viens avec moi dans notre chambre.

— Je n'y retournerai plus avec toi. Je vais dans les pays lointains.

— Eh bien je te dis adieu et te souhaite bon voyage !

En s'exprimant de la sorte, Benigna sortit de la chambre de la défunte et alla dans la sienne. Au bout d'un moment elle vit son mari quitter la maison un bâton à la main. Lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où le sentier rejoignait la grande route, il s'arrêta un moment. Benigna eut d'abord l'idée de le rappeler, mais elle se dit qu'elle avait déjà assez fait, et qu'elle perdrat toute son autorité en montrant une nouvelle descendante. Georges entendit la fenêtre s'ouvrir, un large rayon de lumière parvint jusque sur la route ; il franchit ce rayon et disparut dans l'obscurité.

— Et pourtant il reviendra lorsque le grand air aura dissipé ses lubies, se dit Benigna, en regardant la chandelle.

Mais les jours s'écoulèrent, et Georges ne revint point. Tout à coup elle se sentit prise d'angoisse dans cette maison dont on avait sorti, le matin, un cadavre, et que son mari venait de quitter à son tour. Elle se rendit à son ancien domicile pour consulter sa cousine ; mais arrivée près de cette demeure, elle vit que la lumière était éteinte. Elle revint sur ses pas en pensant qu'il valait mieux ne rien dire afin que personne ne sut que la belle Benigna avait été abandonnée de son mari. Tout en cheminant, elle pensait à Georges qui l'avait tant aimée et qui l'aimait encore. Comment pourrait-il la quitter ?...

Elle se hâta de regagner son logis, dans l'idée que Georges était déjà de retour et qu'il aurait de l'inquiétude à la sentir absente. Mais elle retrouva la maison déserte. Elle ne se coucha point et attendit son retour. Comme sa lumière touchait à sa fin, et qu'à la chambre d'en haut, l'huile était répandue sur le plancher elle resta dans une nuit profonde. Le lendemain le jour revint mais Georges ne revint pas.

Elle alla devant sa glace et fut frappée en voyant sa figure bouleversée. Alors elle fit sa toilette avec un nouveau courage, et se mit à son travail. Mais elle s'endormit sur son tambour à broder, et ne fut réveillée que par sa cousine qui vint la voir et par un des camarades de forge de son mari qui venait lui demander s'il comptait chômer longtemps et l'avertir qu'il y avait de l'ouvrage pressant. Benigna répondit que Georges était parti pour affaires de famille et ne reviendrait que le soir ou même le lendemain. Mais le soir vint, le lendemain se passa, les semaines et les mois se succédèrent sans nouvelles de Georges. Benigna ne se montrait point dans le village. Elle travaillait toute la journée, et passait ses nuits dans les larmes.

On se livra dans le village à toutes sortes de suppositions sur les causes qui avaient amené le départ de Georges. Puis, comme d'habitude, lorsque les années eurent succédé aux années, on ne songea plus à lui. Quant à Benigna, elle n'était presque plus reconnaissable tant elle était abattue. A peine jetait-on un regard sur celle dont la beauté avait été si profondément admirée de tout le monde. On s'entretenait beaucoup des mauvais procédés qu'elle avait eus pour sa belle-mère, on les exagérait même. Toutefois la compassion remplaça tous ces sentiments quand on apprit que Benigna perdrat complètement la vue.

Lorsque cette cruelle épreuve fut arrivée, sa cousine exploita le spectacle navrant que présentait Benigna, abattue, malheureuse et pauvre ; elle l'utilisa pour exercer une mendicité lucrative. Elle la mena au loin dans les villages la